

■■■ Elles sont partout. « *Voilà quarante ans que nous habitons ici, avec tout ce que mon mari a accumulé, il serait presque impossible de déménager* », souffle sa femme, Martine, tour à tour secrétaire, standardiste, archiviste, rédactrice, correctrice pour monsieur. Cette fois, Jean-Pierre de Mondenard s'attaque au rugby, dont la nouvelle saison de l'élite professionnelle du Top 14 débute ce samedi 24 août. Non pour dénoncer le dopage aux vestiaires, mais, las de voir les fédérations passives, pour dénoncer les coups, la violence perpétrée sur les terrains de l'ovalie. Pour cela, et puisque personne ne le fait, il s'est mis en tête de dresser la liste des « gladiateurs » morts au « combat » depuis plus d'un siècle en France. Rien que ça. Attention, plaquage! ■

Le Point: Vous avez dénoncé pendant des dizaines d'années le dopage dans le cyclisme. Pourquoi aujourd'hui vous passionner pour le rugby?

Jean-Pierre de Mondenard: Je me suis piqué de rugby il y a bien longtemps. Déjà en 1979 je dénonçais le dopage des joueurs! Mais, depuis novembre 2018, je travaille sur les décès et les commotions cérébrales dans ce jeu. Comment ça m'est venu? Depuis 1970, je recense les morts dans tous les sports, pour avoir des statistiques, sans les étudier, les analyser. J'ai également récupéré toutes les thèses de médecine du sport que j'ai identifiées, de 1784 à 1995. J'ai complété ce recueil jusqu'en 2004 et je m'aperçois en lisant l'une d'elles que le premier mort sur un stade de rugby est un joueur de l'Etoile sportive bordelaise, datant de 1904. Ça et le fait que Bernard Laporte [président de la Fédération française de rugby à XV, NDLR] minimise les dangers de l'ovalie. Alors j'ai ressorti toutes les thèses sur le rugby depuis un siècle, une vingtaine.

Ce premier mort est le début d'une longue liste. Comment retrouvez-vous ces victimes?

Il avait 20 ans et 5 mois. Il jouait pilier. Lors d'une mêlée, il subit une fracture de la 5^e vertèbre cervicale avec lésion de la moelle épinière. Son nom: Adrien Luirette. Tombé aux oubliettes. Au club de Bordeaux, personne n'en avait connaissance. En 1912, je trouve trois morts et je relève dans la presse de l'époque un journaliste qui écrit: « Ça fait trop. » Je cherche qui sont ces joueurs. Je retrouve l'acte d'état civil de l'un d'entre eux, un Anglais, il a 23 ans et 8 mois. Il reçoit un coup au ventre lors d'un match entre le CA Périgueux et l'US Cognac, et décède d'une rupture de l'estomac. Systématiquement, j'essaie de remonter à l'état civil. Ce n'est pas toujours simple.

A quelles difficultés vous heurtez-vous?

Prenez 1938: je lis dans une thèse qu'un pilier de l'US Jarrie est mort sur la pelouse, « après une violente entrée en mêlée. Perte de connaissance. Fracture de

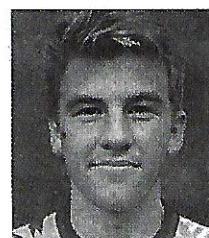
Trois victimes en huit mois



Arrêt cardiaque. Louis Fajfrowski, 21 ans, ailier d'Aurillac (Cantal).



Commotion cérébrale. Adrien Descrylhes, 17 ans, Rugby club de Billom (Puy-de-Dôme).



Arrêt cardiaque. Nicolas Chauvin, 18 ans, du Stade français.

la partie haute du rachis». Pas de nom, rien. Je téléphone, je demande à parler à la « mémoire » du club. Chaque fois, je fais ça. Ils sont vieux, entre 80 et 90 ans, et ils savent tout sur tout. Cette fois-là, au bout du fil, mon « historien du club » en a entendu parler: un joueur est mort à UGINE. J'appelle alors la mairie de cette commune, demande qu'ils fassent des recherches sur les décès entre septembre et mars, soit la saison de rugby, entre 1922, date de création du club, et 1932, les joueurs ayant en général entre 20 et 30 ans. Bingo, la mairie le retrouve. Il s'appelle Charles Liotard, de Jarrie, mort à UGINE. Je consulte les Pages blanches, j'arrive à avoir une femme au téléphone qui me confirme le décès de ce membre de la famille. Les circonstances de sa mort étaient totalement ignorées. La Fédération française de rugby, née en 1919, n'a jamais tenu aucun registre de ses blessés, encore moins de ses morts.

Alors, pour chaque mort, vous faites une véritable enquête de police?

J'ai dépensé une énergie folle. Pendant cinq mois, j'ai téléphoné aux « historiens » des clubs, aux descendants des morts et blessés. Plusieurs fois, j'apprends à des clubs qu'un de leurs licenciés est décédé. Systématiquement je leur demande s'ils connaissent un autre cas, et systématiquement ils me répondent oui. Et l'enquête repart. Il y a un autre moyen de les retrouver. Les blessés à la tête sont souvent transportés dans les centres de neurochirurgie, et ces centres sont peu nombreux. En 1972, la thèse en neurochirurgie de Jean Andrieu, à Toulouse, fait état de sept morts en une seule année. De plus, il ne faut pas tenir compte que des commotions cérébrales; je découvre que des joueurs souffrent, un ou deux mois après leur dernier match à la suite de coups dans le ventre, de lésions mortelles, de ruptures de la rate, de péritonites. Ils ne tombent pas sur le terrain, mais c'est tout comme. Et ça arrive encore! En 2014, il est constaté chez un joueur une hémorragie digestive à la suite d'une rupture de la rate. Donc, les morts sur les terrains d'ovalie ont toujours existé, et dès le début ils ont été déniés.

A quel nombre de morts en France dus au rugby êtes-vous parvenu?

A ce jour, mais l'enquête continue, j'ai identifié 113 morts sur les terrains de rugby à XV en France depuis 1904 avec mes seuls petits moyens. Ça veut dire qu'il y en a bien plus. Probablement au moins 200. Cela fait cent quinze ans qu'on minimise les risques traumatiques du rugby. De 1904 au 8 mai 2019, je comptabilise 76 morts pour traumatisme céphalique ou abdominal: fractures de la colonne vertébrale avec lésion de la moelle épinière, fracture de la base du crâne, hémorragie méningée, hématome sous-dural, péritonite, méningite, rupture

« Le premier mort sur un stade de rugby est Adrien Luirette, 20 ans, de l'Etoile sportive bordelaise, en 1904. »